Blague à part, peut-on traiter la question du défigement en termes dialogiques ?

Joking apart, is it possible to resolve the question of “défigement” in dialogic terms ?

Aude Lecler

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1807>

DOI : 10.4000/praxematique.1807

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2004

Pagination : 81-106

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Aude Lecler, « *Blague à part*, peut-on traiter la question du défigement en termes dialogiques ? », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 43 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1807> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1807>

Blague à part, peut-on traiter la question du défigement en termes dialogiques¹ ?

Le dialogisme fait actuellement partie des concepts linguistiques porteurs aux niveaux théorique et pratique. Héritée des travaux de Bakhtine, cette notion indique la présence dans un discours, d'un (ou plusieurs) autre(s) discours enchâssé(s). Son utilisation en analyse des interactions en fait un outil d'étude précis des phénomènes de confirmation, d'anticipation, d'allusion, d'infirmité (etc.), de la parole de l'autre. Les linguistes² ont jusqu'à présent repéré des marqueurs dialogiques formels tels que la négation, le conditionnel, l'interrogation, ou encore le clivage.

Cet article prend son point de départ dans cette définition du dialogisme et veut tester ce qui pourrait constituer un nouveau marqueur dialogique : l'emploi détourné d'une expression figée, autrement appelé défigement. Nous postulons que l'expression figée, que nous observerons dans un corpus de blagues, peut se révéler unité discursive ayant un « potentiel dialogique³ ». Pour vérifier la validité de cette hypothèse, il s'agira, dans un premier temps d'examiner les diverses réalités que peut recouvrir le dialogisme, ensuite de statuer sur l'appartenance lexicale ou discursive de l'expression figée, enfin, à l'aide du corpus, de mettre à l'épreuve concrètement ce postulat.

1. Je tiens à remercier vivement Jacques Bres et Paul Siblot pour leurs conseils et suggestions.

2. Voir à ce propos Bres 1998 et 1999.

3. Le terme est ici emprunté à Leroy « Le détournement dans les titres de presse : un marquage dialogique ? » (à paraître).

I. Le discours : condition du dialogisme et source phraséologique

I.1. Double dialogisme et dialogisme de la nomination

Le cadre d'analyse praxématique ¹, dans lequel nous nous situons, s'inspire des travaux de Bakhtine pour élaborer une définition du dialogisme :

Le discours rencontre le discours d'autrui sur tous les chemins qui mènent vers son objet et il ne peut pas ne pas entrer avec lui en interaction vive et intense (Bakhtine 1935-1978 : 92).

Capacité de l'énoncé à faire entendre, outre la voix de l'énonciateur, une (ou plusieurs) autre(s) voix qui le feuilletent énonciativement (Bres 2001 : 83).

Un même locuteur fait interagir plus ou moins explicitement deux (ou plusieurs) énonciateurs dont les voix sont parfois clairement distinctes, parfois superposées, entremêlées jusqu'à l'inextricable (*ibid.* : 84).

Le dialogisme représente l'orientation d'un énoncé vers d'autres énoncés en marquant, plus ou moins explicitement, un dédoublement de voix ou une dualité énonciative. Prototypiquement, l'énoncé dialogique peut être représenté par la formule E(e)², dans laquelle un énonciateur E₁ reprend dans son énoncé E les dires (antérieurs ou anticipés) d'un énonciateur e₁ dont l'énoncé est e. Trois formes peuvent se manifester : 1) le dialogisme *interdiscursif* qui vise le dialogue interne avec d'autres discours produits antérieurement sur un même objet ; 2) le dialogisme *interlocutif* qui exprime l'anticipation de l'énonciateur sur les réactions de son auditoire (ou lectorat) ; 3) l'*autodialogisme* où l'énonciateur dialogue avec sa propre parole.

Dans ce cadre d'analyse, le dialogisme est un phénomène relevant du discours. Il consiste en une reprise, dans une énonciation, d'un énoncé antérieur ou à venir. Cette définition vise un premier type

1. Dont l'ouvrage de référence est *Termes et Concepts pour l'Analyse du Discours* de Détrie, Siblot, Verine (2001).

2. Les minuscule et majuscule sont reprises à Bres (1998), qui montre ainsi la hiérarchie des voix dans un énoncé : E(e).

de dialogisme : celui qui concerne le niveau phrastique. Illustrons par un exemple (emprunté à Bres 2001 : 85) :

- (1) Les trois otages occidentaux des Khmers rouges ont bien été assassinés.

Cet énoncé est analysé comme dialogique puisqu'il comporte en son sein un énoncé déjà actualisé, que l'auteur reconstruit en :

- (2) Les trois otages occidentaux des Khmers rouges ont été assassinés.

L'énoncé (1) reprend l'énoncé (2) en confirmant celui-ci par la présence de l'adverbe *bien*. Il s'agit, dans ce cadre, de repérer formellement les marques linguistiques qui assurent la « réponse » à l'énoncé antérieur.

Un second type de dialogisme, développé par P. Siblot, se situe à un niveau énonciatif inférieur, dans l'actualisation d'une catégorisation. Il s'agit du *dialogisme de la nomination*, qui repose sur l'expression d'un point de vue en discours ; point de vue capitalisé par la suite en langue, et que la mémoire discursive se charge de réinjecter lors d'une nouvelle actualisation. Ainsi, *l'honneur de la France* (exemple de Siblot 2001 : 86) est un syntagme qui porte en lui-même la voix du général De Gaulle et garde trace de l'actualisation que le personnage historique en faisait.

Le dialogisme, qu'il se manifeste dans la reprise d'un énoncé ou dans celle d'une nomination, est avant toute chose un dédoublement énonciatif où il doit être envisageable de repérer deux énonciateurs : l'un reprenant le discours de l'autre. À partir de ces définitions, peut-on analyser en termes dialogiques le défigement de la phraséologie ? Voici comment peut se formuler notre problématique. Pour tenter d'apporter des éléments de réponse, il faut au préalable statuer sur la nature et la place des expressions figées (la réponse étant corrélée à leur inscription dans le discours).

1.2. Du statut discursif des locutions

Il n'est pas aisé de définir le statut des expressions figées. Plusieurs auteurs se sont intéressés au problème. Certains les situent en langue, d'autres en discours, d'autres encore dans un continuum

entre ces deux pôles du langage. Les expressions figées recouvrant des réalités très diverses (locution, nom composé, collocation, proverbe, citation, maxime, etc.), il semble difficile de postuler de prime abord un même lieu pour chacune de ces réalités. Pour cette raison, nous limitons l'étude présentée dans cet article à la locution verbale (par exemple, *mordre la poussière*, *être né sous une bonne étoile*), que nous définissons comme un syntagme lexicalisé qui possède un sens opaque¹ et des propriétés transformationnelles bloquées².

Quel statut doit-on attribuer à la locution? Cette question demeure problématique. Les auteurs qui ont tenté d'y répondre voient dans la locution le point de liaison entre le discours et la langue³. Cette particularité phraséologique est pointée par des descriptions diverses : la locution se situe « à l'articulation de la langue et du discours » pour Fiala (1987 : 30), « à mi-chemin entre le lexique et la syntaxe » pour González-Rey (2002 : 70), « aux frontières de la linguistique et de l'analyse de discours » pour Branca-Rosoff (1997 : 293), ou encore « dans une zone intermédiaire, où syntaxe et lexique interagissent » pour Mortureux (2003 : 22). De Rey à Tollis, le constat d'une appartenance simultanée à la langue et au discours se fait :

La locution est le domaine d'affleurement de l'inconscient linguistique, du symbolisme élémentaire, le lieu de rencontre de l'arbitraire et du motivé, du discours (répétition, citation) et de la langue (Rey 1977 : 200).

Par ailleurs, entre le mot et le syntagme et comparée à eux, la locution semble dotée d'un statut mal tranché ou intermédiaire, avec l'apparence du second mais la mission du premier. Déjà déviante par ce manque de systématité, elle est en plus bien représentée,

1. Le terme *opaque* est ici à comprendre selon la définition de Gross : « une séquence donnée est dite opaque quand, à partir des sens des éléments composants, on ne peut reconstituer le sens de l'ensemble » (1996 : 155).

2. Nous ne détaillons pas ici tous les tests mis en place par Gross (1996) et complétés à sa suite par d'autres, mais les citons uniquement : la passivation, la pronominalisation, le détachement, l'extraction, la relativation l'interrogation, la non-actualisation des éléments, le blocage des paradigmes synonymiques, la non-insertion d'un élément dans la portée du figement et l'absence de coordination.

3. D'ailleurs, le sentiment de locutionnalité qu'éprouve chaque locuteur et que tente de décrire Fiala est « un élément essentiel de la compétence linguistique, et de la compétence communicationnelle s'exerçant dans l'environnement discursif » (1987 : 41-42).

aussi bien dans le stock lexical que dans le discours en général (Tollis 2001 : 266-267).

Situer la locution à la frontière du discours et de la langue se justifie par la présence de marques linguistiques, qui, pour certaines, indiquent une appartenance lexicale, et qui, pour d'autres, indiquent une appartenance discursive. Comment alors traiter les occurrences de défigement en discours ? La question de la place de la locution devient cruciale. Si l'unité est considérée comme appartenant à la langue, on privilégiera une analyse polysémique du défigement ; si l'unité est entendue comme unité discursive réutilisée, c'est le concept de dialogisme qui sera employé. Il n'y a donc pas une opposition frontale entre les deux analyses linguistiques possibles, mais plutôt une distinction dans la manière d'envisager la locution. Selon le positionnement choisi, le linguiste privilégiera dans son analyse des aspects différents du défigement. Afin de mieux envisager le statut de la locution, examinons point par point les éléments de réponse qui tendent à orienter de l'un ou de l'autre côté du langage le statut phraséologique.

1.2.1. La locution, une unité lexicale

Le premier argument favorisant la reconnaissance de la locution comme fait de langue est que celle-ci est perçue comme une unité lexicale. À côté des mots simples, elle fait partie intégrante du lexique avec les noms composés et dérivés. Rey l'inclut, dans un premier temps, dans le code de la langue :

La lexicologie [...] a [...] des limites déterminées par son objet. Si la limite inférieure est alors le mot — et jamais le morphème en tant que tel —, la limite supérieure est beaucoup plus difficile à tracer. C'est l'idiome, souvent considéré à travers la notion traditionnelle de « locution ». Or il en est de la locution comme du mot, notions familières à la conscience métalinguistique naïve, réalités socioculturelles empiriques. Certes, on peut utiliser en linguistique comparée la notion d'unité idiomatique ou phraséologique. [...] Les unités fonctionnelles au-delà du mot sont indispensables à la description de la langue. Elles appartiennent au code de cette langue en tant que formes soumises aux règles et assument la valeur d'intégrant du niveau supérieur (1977 : 188).

Le caractère polylexical de la locution ne vient pas contredire son appartenance au lexique puisque, malgré la présence de plusieurs unités formelles, la locution se comporte comme une unité, une et indivisible. On peut d'ailleurs la remplacer par un terme unique synonyme. C'est le cas, par exemple, des énoncés (construits par nos soins) :

- (3) Il *prend la tangente*.
- (3') Il *fuit*.
- (4) Il *rend l'âme*.
- (4') Il *meurt*.

Deuxième argument, la locution obéit à deux règles relevant de la langue : absence (ou minimisation) de variation morphologique et absence de référence actuelle (*mordre la poussière*, *forcer la main à qqn*, ne réfèrent pas concrètement respectivement à « la poussière » ou à « une main »).

Enfin, dernier argument ¹ corrélat des autres, la locution doit être apprise en bloc et par cœur, telle les unités simples du lexique. Cet élément cognitif vient appuyer la perception de la locution comme une unité de langue, constitutive du lexique. Cependant, il existe plusieurs motifs qui peuvent faire pencher la balance statutaire des locutions vers le discours.

1.2.2. *La locution, une unité discursive*

Deux arguments viennent appuyer la thèse de l'appartenance de la locution au discours : les marques de l'énonciation et la représentation de l'usage. L'élément prégnant tient au fait que la locution, créée² dans le discours, porte formellement des marques de son emploi énonciatif. Ces marques se repèrent aux niveaux syntaxique, sémantique et pragmatique.

1. On pourrait ajouter à cette liste d'arguments le fait que les locutions peuvent être regroupées en répertoire au format de dictionnaire. Mais cet argument ne peut être considéré comme argument de poids, puisqu'il existe également des listes de citations ou proverbes, considérés le plus souvent comme des unités discursives.

2. « En effet, le lieu où se forgent les unités complexes de la langue, c'est le discours » (Fiala 1987 : 30).

L'utilisation de la détermination et le fonctionnement syntaxique constituent le premier de ces niveaux. *Ne pas casser des briques, ne pas tomber dans l'oreille d'un sourd, glisser comme sur les plumes d'un canard*, sont des locutions verbales qui marquent un début d'actualisation (par le pluriel, la détermination, la négation et la structuration syntaxique). On trouve ainsi, dans la phraséologie, des structures syntaxiques usuelles comme [verbe + COD] dans *briser la glace, relever les compteurs*, [verbe + attribut] dans *être bien/mal dans sa peau, être grec en qqch*, [verbe + complément circonstanciel] dans *être dans les choux, rester comme une souche*. Ces structures fournissent une première combinaison syntaxique nécessaire à un énoncé.

Le fonctionnement sémantique de la locution résulte également de l'énonciation. La locution est monosémique¹ ; elle ne peut produire qu'un sens, dont le réglage s'est effectué auparavant dans un autre discours. À l'inverse, les unités lexicales sont réputées polysémiques² ; il suffit pour s'en rendre compte d'observer une entrée de dictionnaire qui donne accès à divers sens possibles. L'un de ces sens sera choisi par l'énonciateur et actualisé dans son discours. Le contexte et la situation d'énonciation, participant à la désambiguïsation et au réglage du sens, favorisent la production d'un seul sens possible et plausible. D'où le constat de « monosémie discursive³ » auquel ressortit la locution.

Au niveau pragmatique, la locution est dotée d'un pouvoir rhétorique par la présence de métaphores et d'effets de style (archaïsme, répétition, inversion, corrélation de termes opposés, etc.). Ces effets sont créés par et dans le discours (on observe très souvent une rupture dans les restrictions de sélection, rupture qui indique la métaphorisation) et sont dépendants de l'actualisation. C'est le cas,

1. Il est assez rare de rencontrer une locution polysémique : lorsque les usages de la locution et son sens changent, l'ancien sens est fréquemment abandonné.

2. Dans l'optique praxématique développée par P. Siblot, la polysémie est caractéristique de la langue. La monosémie est, quant à elle, réservée quasi exclusivement au discours. D'autres recherches posent que la polysémie existe également en discours.

3. La monosémie existe-t-elle vraiment ? C'est une des questions que traitent certains linguistes à l'heure actuelle. Sans prendre part à ce débat, nous dirons que le discours, s'il n'est pas monosémique (locuteur et interlocuteur peuvent ne pas produire le même sens), tend vers la monosémie.

par exemple, pour *geler à pierre fendre*, *rompre l'anguille au genou*, *cueillir la rose*, *cracher son venin*, etc.

En raison de ces trois niveaux linguistiques (syntaxe, sémantique, pragmatique), on voit que « la locution n'est pas considérée comme une forme du matériau lexical [...] mais comme une séquence qui ressortit prioritairement à la syntagmatique de l'énonciation » (Petit 2003 : 133).

Il existe un second argument pour placer la locution au sein du discours : elle représente l'usage¹ par plusieurs fonctionnements. D'abord, en ce qu'elle possède un niveau de contraintes bien supérieur et plus singulier que ne l'a le terme isolé. On peut la considérer comme plus proche du discours comparativement à un terme simple. Ainsi, *perdre* et *tête* possèdent chacun une multitude de possibilités combinatoires ; alors que la locution *perdre la tête* bénéficie déjà d'une combinaison syntagmatique qu'il s'agira de compléter par l'ajout d'un sujet. Ensuite, elle est perçue comme élément préfabriqué du discours parce qu'elle est présentée en lexicographie comme un usage, autrement dit comme une réalisation possible². Enfin et surtout, le caractère usuel de la locution s'incarne dans un élément discursif remarquable, l'allusion. Le recours à ce marqueur discursif ne s'effectue pas de la même manière et avec la même intensité selon la locution à laquelle on a affaire. L'allusion, qui est à appréhender comme « un dire de l'emprunt, non explicite, à des mots “d'ailleurs” » (Authier-Revuz 2000 : 209), permet, dans notre problématique, de référer directement à un autre discours.

L'allusion peut être facilement repérable lorsque le premier énonciateur est connu ; il en va ainsi pour les locutions *secouer la poussière de ses pieds* (Évangile selon Luc), *bâtir sur le (du) sable* (Évangile selon Matthieu), *pleurer comme une Madeleine* (Évangile selon Luc). L'allusion est moins flagrante lorsque l'énonciateur n'est plus

1. Selon Rey, la phraséologie est « un système de particularités expressives liées aux conditions sociales dans lesquelles la langue est actualisée, c'est-à-dire à des usages » (1997 : IX).

2. Pour plus de détails voir Grimaldi, qui pose que les locutions et collocations, mentionnées en italique dans les dictionnaires, « illustrent le discours [...]. La phraséologie tient une place importante ; elle est le représentant de l'usage, elle s'entrelace avec la glose sans que l'on puisse prévoir de façon certaine leur distribution respectue » (1997 : 205).

individuel mais groupal ; nous supposons¹ alors que la locution trouve sa source dans un genre de discours, voire une *formation discursive*². C'est le cas pour les locutions *se croire sorti de la cuisse de Jupiter* (mythologie), *tirer les rois* (la Bible), *franchir le Rubicon* (histoire, César), *entendre des voix* (histoire, Jeanne d'Arc), *se conduire en pays conquis* (histoire Louis XIV, Louis XV), *être le seul maître à bord* (vocabulaire des marins), *fumer le calumet de la paix* (coutume indienne), *porter sa croix* (Évangile), *être changé en statue de sel* (la Bible), *rendre à César ce qui appartient à César* (Évangile). Enfin, il existe des cas d'allusion plus problématiques puisque l'énonciateur premier ou le genre de discours a été oublié. On attribue alors la locution à la Sagesse des Nations, aux anciens ou à une parole doxique³ exprimée par un *on* (explicite ou implicite). La locution fait, dans ce cas, figure de pensée dominante, ou façon de parler culturelle affichée. Cette locution-opinion commune se cristallise. Dans cette forme de dire, l'impersonnalité est telle que l'énonciateur semble vouloir cacher sa propre voix ou la fondre dans la *doxa*. Le *on* n'est pas toujours indice de la masse parlante, il peut évoquer un indéfini⁴ ; mais il est fréquemment discours porte-parole d'un certain groupe de locuteurs. On le retrouve alors dans des tours figés : *qu'en dira-t-on*, *on est un con*, *quoi qu'on en dise*, etc. Ce *on* représente à la fois de multiples énonciateurs antérieurs et une masse diffuse d'individus possédant un dire semblable. Dans cette perspective, les énoncés partagés sous le couvert du *comme on dit* permettent de repérer des traces d'énonciation antérieure. Les exemples authentiques (5), (6) et (7) reprennent respectivement les énoncés antérieurs (5'), (6') et (7') (reconstitués par nos soins) :

1. À la suite de Schapira (1999) qui repère nombre d'expressions figées allusives.

2. Le concept de *formation discursive* est emprunté ici à Foucault, pour qui « Dans le cas où on pourrait décrire, entre un certain nombre d'énoncés, un pareil système de dispersion, dans le cas où entre les objets, les types d'énonciation, les concepts, les choix thématiques, on pourrait définir une régularité (un ordre, des corrélations, des positions et des fonctionnements, des transformations), on dira, par convention, qu'on a affaire à une *formation discursive* » (Siblot, citant Foucault, 2001 : 127).

3. C'est ce que Barthes avait repéré lorsqu'il exprimait sa « hantise de la "Doxa" [...] "empoissant" la singularité du dire » (cité in Authier-Revuz 2000 : 232).

4. Où l'identification de la personne ne peut se faire, comme dans l'énoncé (construit par nos soins) : On a trafiqué ma voiture.

- (5) Bon ben comme on dit j'veais devoir remonter mes manches ¹.
- (6) L'avis de Usul : Par plusieurs aspects, Luigi's Mansion fait office de démo technologique de démarrage : c'est propre, c'est net (ouf : pas de flou façon N64), mais ça ne casse finalement pas des briques, comme on dit, ni techniquement, ni d'un point de vue ludique ².
- (7) Héhéhéhéhé je reprends du poil de la bête comme on dit, je suis pratiquement sortie de cette période « journée de merde » ³.
- (5') X remonte ses manches.
- (6') X ne casse pas des briques.
- (7') X reprend du poil de la bête.

La locution affiche clairement son caractère de déjà-dit et, ce faisant, sert à orienter l'interprétation que doit faire l'interlocuteur en révélant la position du locuteur par rapport à ses propres paroles. « De ce fait, sa voix singulière, se manifestant dans l'énonciation du commentaire, se démarque de la voix collective sous-jacente à l'EIV [expression idiomatique verbale] » (González-Rey 2002 : 230).

Que l'énonciateur originel soit connu ou pas, la locution a un potentiel allusif. Ce qui a pour conséquence que « l'ensemble des phraséologismes — y compris les proverbes, les formules et les routines — est conservé dans ce que Grunig appelle “le grand sac de la mémoire collective” [et] qui nous permet d'énoncer du déjà-dit, c'est-à-dire de refuser en quelque sorte la responsabilité première, “originelle” » (Dalmas 2000 : 352). La locution, par le biais de l'allusion, peut ainsi exprimer la non-prise en charge du discours.

La reproduction d'énoncés déjà construits peut représenter pour le locuteur l'occasion de se décharger de la responsabilité de « produire » par lui-même : il délègue sur autrui son instance énonciative. Il parle à travers une voix autre que la sienne non dans l'intention de se dérober à la responsabilité d'assumer ses opinions mais dans le but de les corroborer, et cela par un désir d'incorporer les idées d'une instance considérée supérieure. C'est en cela que les EI [expressions idiomatiques] sont pourvues d'une polyphonie (González-Rey 2002 : 150).

1. www.webmaster-hub.com/index.php?showtopic=4991&pid=39504&mode=threaded&show=&st=&

2. www.gamekult.com/tout/jeux/fiches/J000000779.html.

3. littlefairy.canalblog.com/archives/2004/12/16/.

Peut-on dire pour autant qu'à chaque utilisation d'une locution, il y a non prise en charge du discours ? Répondre par l'affirmative semble abusif ; il faudrait que l'énonciateur ait constamment conscience de ses emplois allusifs, ce qui est peu probable. Leroy propose une solution dans la désignation même du « potentiel dialogique », qui « doit être activé, subir une "opération" particulière de mise en relief pour faire résonner les voix plus ou moins audibles qui le constituent » (à paraître). Ainsi, on peut penser que dans les cas de défigement, ce potentiel est activé puisque E1 prend à partie volontairement, consciemment un dire antérieur constitué par la locution (on peut y voir une adhésion, une non-adhésion, un déplacement de sens, etc.).

En conclusion de cette première partie, on peut poser que si les locutions parviennent à entrer en langue grâce à la mémorisation en bloc, il semble qu'elles soient avant tout des unités de discours, marquées syntaxiquement, stylistiquement et sémantiquement de l'énonciation, et dont le caractère allusif peut être mis en saillance.

Reconnaître un statut discursif à la locution légitime une analyse du défigement en termes de dialogisme. Ainsi, e1 peut prendre deux formes selon la perspective dialogique envisagée : celle d'un énonciateur connu, ou doxique dans la perspective interdiscursive, et celle de l'auditoire ou lectorat (en tant que dires antérieurs ou anticipés) dans la perspective interlocutive.

Reste à savoir à quel type de potentiel dialogique on a affaire : dialogisme phrastique ou dialogisme de la nomination ? Il semble qu'il faille privilégier le second puisque la locution, de par son apparence de « partie d'énoncé » et de par son enregistrement ¹ en langue en tant qu'unité, représente une catégorisation figée, une dénomination. Kleiber en arrive à la même conclusion pour les proverbes, qui sont pourtant des énoncés dans leur entier. Mais, comme le locuteur n'est pas « maître du choix des mots, de leur combinaison, du processus métaphorique choisi » (2000 : 62), le proverbe constitue une « dénomination phrastique » (*ibid.* : 60), qui possède formellement l'aspect d'une phrase, mais sémantiquement les caractères d'une unité dénomminative :

1. L'enregistrement d'une locution se fait progressivement au sein de la langue, comme dans l'esprit des locuteurs ; il nécessite du temps et la répétition de la formule.

Si j'utilise le substantif *maison* ou l'expression figée *Les carottes sont cuites* je ne deviens pas pour autant celui qui est responsable de leur sens et de leur forme. De même que le contenu d'une unité lexicale est un sens « collectif », de même le contenu, c'est-à-dire la prédication ou le jugement d'un proverbe, est « collectif » et non affaire de particulier. [...] S'il en va ainsi, c'est bien parce que la phrase énoncée est une dénomination, c'est-à-dire l'association stable d'une forme et d'un sens (*ibid.* : 62).

Le constat est identique pour la locution verbale. Celle-ci est d'abord un discours, mais le processus d'enregistrement en langue en fait une unité indivisible et non-modifiable. En outre, elle ne forme pas un énoncé dans son intégralité. Pour ces deux raisons, le défigement de la locution semble relever du dialogisme de la nomination.

Pour résumer, la locution constitue une unité discursive (avec présence de marqueurs saillants), qui est ensuite intégrée telle quelle dans le code de la langue. Son défigement va faire entendre le point de vue de l'énonciateur (ou groupe-énonciateur) originel, le sens qu'il avait produit, et les discours antérieurs qui l'ont repris tel quel. Pour tester cette hypothèse issue d'une réflexion théorique, confrontons-nous au corpus.

2. Du détournement des locutions

2.1. La blague : un potentiel dialogique comique

Avant d'étudier concrètement des blagues portant sur des locutions verbales, rappelons que le comique est un terrain d'étude privilégié pour l'analyse du dialogisme. Authier-Revuz¹ pose qu'une des formes de l'émergence de l'autre est constituée par le comique : le pastiche fait partie de ce qu'elle appelle la « complexité énonciative » (1984 : 98), et le jeu de mots est une des « formes non marquées de l'hétérogénéité montrée » (*ibid.* : 108). La blague, quant à elle, offre a priori une possibilité d'exploitation du dialogisme aussi bien dans sa participation au procédé comique que dans sa démarche

1. Et Bakhtine avant elle, dans *Esthétique et théorie du roman* (1975-1978) et *Esthétique de la création verbale* (1979-1984).

singulière. Primo, elle est potentiellement dialogique en ce que la démarche comique prend toujours appui sur un « avant » (discursif ou gestuel) et se positionne par rapport à lui. Cet avant prend très souvent la forme des normes et modèles linguistiques (conventions, façons de parler, patrimoine linguistique et culturel). Le comique est alors analysé comme parodie, caricature ou allusion. Mais à ce point, ne se trouve-t-on pas déjà dans ce qui fait le lit du dialogisme ? Reconnaître la nécessité d'un « avant » sérieux, d'un modèle, c'est en quelque sorte affirmer que le comique ne peut être que parodique, et en ce sens, dialogique. Il est dialogue ironique ou ludique avec tout ce que la société peut placer au rang de conventions. Plusieurs auteurs exploitent cette piste. Pour Defays, le comique est un « *phénomène de l'entre-deux [...]. Il est tantôt à la croisée (INTER-férence, INTERtextualité, INTERaction, ENTRE(E)-actes) tantôt en marge (écart, hétérogénéité, provocation, paradoxe) des autres pratiques qui forment notre univers discursif*¹ » (1996 : 93). D'une manière proche, Siguret pose que le rire ne fonctionne que selon la théorie « des trois B² » : Baudelaire, Bergson et Bakhtine. Le dialogisme occupe une place centrale dans le processus comique puisqu'il en est une des conséquences, en ce qu'il affiche une lutte contre la censure préférant « une lecture kaléidoscopique et plurielle » (Siguret citant Kristeva 2002 : 110).

Secundo, la blague offre matière au développement du dialogisme parce qu'elle possède des conditions de production particulières. Tout en prévoyant la mise en œuvre d'un procédé subversif (désigné comme *la chute*) correspondant au genre de discours « blague », l'énonciataire voit ses attentes linguistiques normatives non exaucées en ce qu'il produit un sens déviant et pluriel au discours. Le potentiel dialogique s'exprime donc d'abord par le fait qu'il y ait renversement d'un discours ou d'un point de vue exposé antérieurement (perspective interdiscursive), puis par la non-réalisation des attentes sémantiques usuelles de l'énonciataire (perspective interlocutive). Cependant, cette « histoire imaginée », selon la définition du *Nouveau Petit Robert*, n'est pas toujours créée avec les mêmes ingrédients. Nous proposons d'étudier un certain type de blagues : celui qui utilise des locutions verbales. L'aspect ludique, dans ce cas,

1. Nous remplaçons, dans la citation, le gras par des italiques.

2. La dénomination est de Madini (2002 : 12).

naît directement de l'utilisation déviante de l'unité phraséologique. Dans ce cadre, la blague reprend du discours figé et en déplace le sens. Vérifions à l'aide de notre corpus.

2.2. Le défigement : outil dialogique ?

Le défigement, que nous entendons comme la subversion volontaire d'une expression figée, peut se réaliser selon deux modes : la substitution — qui remplace un (ou plusieurs) mot(s) de l'expression —, ou la composition — qui, en étant la copie conforme de l'expression figée, produit un sens dé-lexicalisé par le contexte discursif et non-verbal, le cotexte ou la situation d'énonciation. Le défigement est à rapprocher de ce que Leroy traite en terme de détournement, qui est un « procédé discursif consistant à produire un énoncé reprenant certaines marques linguistiques d'un autre énoncé, de façon à ce que celui-ci soit reconnaissable mais sans pour autant le reproduire à l'identique » (à paraître). Sont inclus les cas de détournement sans marque formelle « où l'écart se fait au niveau de la situation d'énonciation et non de la forme linguistique : si ces détournements reprennent un énoncé à l'identique, il y a un décalage au niveau de la référence [...] et des conditions d'énonciation » (*ibid.*). La problématique du défigement est proche de celle du détournement, mais elle diffère en ce que le détournement s'appuie sur un énoncé sémantiquement littéral où l'énonciateur antérieur est facilement repérable (Leroy analyse ainsi *Et puis il y a frida, Clim et Châtiment, Liberté, activité, maternité*) alors que le défigement, comme son nom l'indique, prend appui sur une expression figée dont le sens est opaque et où l'énonciateur originel est moins nettement identifiable (car souvent fondu dans la *doxa*).

Dans cette étude, nous ne proposons que des défigements par composition, qui facilitent le repérage de l'allusion puisqu'aucune modification formelle n'est faite sur la locution. Le défigement consiste, dans ce cas, à faire produire contextuellement un sens littéral à la locution, qui s'est elle-même éloignée de ce sens par le procédé d'opacification du sens ou figement sémantique. Observons dès à présent quelques exemples de blagues de ce type¹ :

1. Ces blagues sont issues d'un magazine TV, *Télé Loisirs*, qui possède une rubrique intitulée *Rions un peu* !

- (8) Un basset regarde une girafe et soupire : — ça ne va pas être évident de lui mettre la puce à l'oreille !
- (9) Évelyne, une jeune mariée, dit à sa meilleure copine : — Philippe, mon mari, me mange dans la main ! — Génial ! Comme ça tu as la vaisselle en moins à faire !
- (10) Bernard va voir son copain Robert à l'hôpital où il est très surpris de le retrouver les deux jambes dans le plâtre : — Mais je croyais qu'on devait t'opérer de l'estomac à cause de tes ennuis gastriques ? — Oui, mais hier matin, en arrivant à jeun, j'ai fait la bêtise de dire au chirurgien que j'avais l'estomac dans les talons !
- (11) Un détenu partage sa cellule avec un ancien prof de maths qui ne cesse de soupirer : — T'as un problème à résoudre ? — Ouais... Je cherche à prendre la tangente !

Dans chaque blague, est présente une locution verbale qui dispose d'un potentiel allusif marqué (lorsque la locution renvoie à un énonciateur *e_I* individuel connu ou à une formation discursive) ou non marqué (lorsque *e_I* est non identifiable avec précision et renvoie alors au *on*). Donnons, pour chaque locution, une définition extraite du *Dictionnaire des Expressions et Locutions* de Rey et Chantreau (1997).

- (8) mettre la puce à l'oreille (de quelqu'un) :
« éveiller l'attention, la méfiance ». Cette expression est vénérable, mais sa valeur a complètement changé. Depuis le premier exemple recueilli par Wartburg, au XIII^e siècle (mettre *la puche en l'oreille*), et jusqu'au XVI^e siècle, elle signifie « provoquer ou avoir un désir amoureux ». [...] *Avoir la puce à l'oreille* signifie au XVII^e siècle « être inquiet, agité », et de nos jours « se mettre à avoir des soupçons ». [...] Le passage de « désir érotique » à « angoisse, inquiétude » semble se faire sur le terrain ambigu de la privation, de la frustration. L'expression s'applique encore au soupçon jaloux au XIX^e siècle et XX^e siècle, mais l'emploi moderne est beaucoup plus étendu.

On peut donc voir dans cette locution, une allusion directe au discours amoureux et jaloux (l'*e_I* originel correspond à une formation discursive particulière).

- (9) manger dans la main de quelqu'un :
« accepter d'en dépendre et s'y soumettre ».

L'énonciateur originel est ici totalement inconnu ; en outre, la locution ne renvoie pas à un genre de discours particulier.

(10) avoir l'estomac dans les talons :

« avoir très faim ». Variante argotique en 1898 : *avoir l'estom dans les gadins* (in Esnault). L'estomac vide semble s'agrandir et occuper tout le bas du corps, jusqu'aux pieds ; en outre, dans le contexte de la marche, les talons font souffrir le marcheur, à l'égal de son estomac avant l'étape ; cette explication rationnelle ne suffit pas : l'image implicite est celle de « marcher sur son estomac », mais le détail de la réalisation formelle est obscur.

Ici, l'allusion est matie, floutée par un énonciateur originel individuel ou groupal inconnu. Peut-on penser à une allusion aux discours des randonneurs ? Il serait abusif d'y référer directement en tant qu'allusion. On dira donc que cette locution renvoie à une somme de discours tenus par une multitude d'énonciateurs formant un *on* collectif.

(11) prendre la tangente :

« s'échapper, s'enfuir » (1870) et par extension « se tirer d'affaire par un faux fuyant ». D'abord dans l'argot de Polytechnique au sens de « s'évader de l'école ».

La locution est, dans ce cas, une allusion dont l'énonciateur premier est connu : les élèves de l'école Polytechnique.

Dans les blagues étudiées, le jeu consiste à superposer deux énoncés (ou fragments d'énoncé) qui produisent deux acceptions distinctes à l'aide de formes similaires phonétiquement. On se trouve bien face à un cas de « dédoublement » (Mejri 2003 : 37), où un « sur-énoncé [qui] naît de la manipulation du sous-énoncé de base » (Galisson cité in Anastassiadis-Syméonidis 2003 : 54). Le défigement fait éclater les cadres des éléments soudés et figés : il construit un énoncé qui reprend une catégorisation déjà faite sur un objet et en détourne le point de vue. On trouve pour chacune des blagues : une locution, entrée en langue mais dont la catégorisation et le figement ont été faits par le discours (d'où l'apparence de fragment d'énoncé antérieur, de point de vue figé dans l'expression même) et un énoncé syntaxiquement libre (défigé). Ainsi, on peut produire un

sens allusif (figé, issu de la locution) et un sens littéral (où chaque composant actualise son sens). Ces deux sens sont construits l'un après l'autre par l'énonciateur et l'énonciataire, mais ils peuvent également (puisque la blague est un énoncé construit) apparaître matérialisés par des personnages de la blague :

Pour (8), deux possibilités d'analyse s'offrent à nous : soit le bas-set se plaint à la fois de ne pas pouvoir mettre à la girafe, matériellement, une de ses puces dans l'oreille, mais également de ne pas pouvoir la rendre amoureuse ; soit il n'actualise que le sens défigé et ce sont les co-énonciateurs qui produisent le sens allusif (« éveiller l'attention » et/ou « éveiller le désir amoureux »).

Pour (9), le sens figé est produit avec une forte probabilité par le premier personnage, alors que le second actualise un sens littéral.

Pour (10), le sens figé est produit par l'homme opéré (et probablement son ami), alors que le sens littéral est construit par le chirurgien.

Pour (11), le sens figé est produit par le locuteur-professeur de mathématiques, et il semble que le sens littéral ne soit créé que par les co-énonciateurs de la blague (qui ont également auparavant produit le sens figé).

Synthétisons ces analyses. Le blagueur E1 joue sur les mots, éprouve du plaisir (et le fait partager) en trouvant un sens nouveau à une combinaison syntagmatique lexicalisée. On observe la reprise d'une catégorisation (la locution) puis la subversion de celle-ci. La blague s'articule ainsi simultanément sur deux plans. Primo, il y a subversion d'un point de vue ; Fiala traite de ce même phénomène à propos des calembours réalisés sur des expressions figées : « les calembours [...] ne sont pas seulement des modes d'expression ludiques, destinés à séduire et à retenir le lecteur. On peut y voir aussi plus fondamentalement un mode d'expression visant à communiquer plusieurs éléments d'information, plusieurs points de vue à la fois » (1987 : 42). Secundo, le blagueur se joue d'une catégorisation du langage, et à travers elle, de tous les discours tenus auparavant qui présentaient cette formulation. Le dialogisme est donc, dans ce cas, affaibli. Il ne réside pas tant dans le point de vue que dans la manière de s'exprimer. Le discours se fait blagueur ; en détournant la locution, il se moque gentiment des conventions linguistiques et de l'expression usuelle.

3. Savoir à quel dialogisme se vouer

Au vu des propositions théoriques et de l'analyse de corpus, on peut penser qu'il existe bien un potentiel dialogique actualisé dans le détournement des locutions. Ce dialogisme de la nomination possède la particularité de pouvoir s'étudier à la fois en terme de dialogisme interdiscursif et dialogisme interlocutif.

Selon le modèle dialogique, on analyse les blagues en E(e). Alors que E_I, l'énonciateur de la blague, est un individu unique, e_I peut recouvrir diverses identités.

Dans la perspective interdiscursive, e_I est l'énonciateur originel de la locution, tel que :

Pour (8)	E _I (blagueur) reprend (e _I énonciateur dans une formation discursive)
Pour (9) & (10)	E _I (blagueur) reprend (e _I on collectif)
Pour (11)	E _I (blagueur) reprend (e _I « les élèves de Polytechnique »)

E_I revient sur les dires de e_I (on entend la désignation d'une catégorisation), non en les infirmant ou confirmant, mais en leur attribuant un nouveau sens (d'où l'effet comique). On peut également penser que E_I, consciemment, fait comme s'il n'existait pas auparavant de dire antérieur correspondant à la locution figée ; autrement dit comme si la locution ne constituait en aucun cas une combinaison syntagmatique figée dont le sens opaque aurait été mémorisé. Ce qui explique que, dans la formulation de la blague, on ne puisse avoir de modalisation autonymique du type : « ça ne va pas être évident de lui mettre la puce à l'oreille, *comme dit l'autre* » (modalisation qui révélerait le caractère déjà-dit de la locution et qui confirmerait l'existence et la validité du sens figé).

Dans la perspective interlocutive, e_I est l'énonciateur anticipé par le blagueur E_I tel que : pour (8), (9), (10) et (11) : E_I (blagueur) reprend par anticipation (e_I auditoire ou lectorat de la blague)

Pour que ce dialogisme opère, il faut bien évidemment que l'énonciataire connaisse la locution (l'ait entendue ou prononcée) et qu'il

1. On peut penser que si l'allusion au discours des élèves de Polytechnique n'est pas reconnue, l'énonciataire peut voir dans la locution une allusion soit à la formation discursive du domaine carcéral, soit à la *doxa* (idem du côté de l'énonciateur).

ait enregistré son sens, donc qu'il ait été impliqué dans l'énoncé antérieur. C'est ce que Leroy exprime lorsqu'elle pose que l'énonciataire doit nécessairement pour « décoder le dédoublement énonciatif et ne pas passer à côté du détournement, avoir joué un rôle dans l'énonciation antérieure de l'énoncé détourné » (à paraître). Le lecteur ou l'auditoire, qui ne s'attend pas à reconnaître l'association [forme libre + sens littéral], va actualiser, dans un premier temps, le sens figé et reconnaître le point de vue antérieur, (et anticipe lui-même sur le sens de la proposition en discours). L'actualisation défigée est produite ultérieurement, par le contexte et la création d'une autre isotopie.

On peut ainsi postuler qu'à travers l'utilisation détournée de locutions, le blagueur produit un énoncé doublement dialogique, puisqu'il fait jouer les niveaux interdiscursif et interlocutif.

Pour conclure, revenons sur la nature du traitement des questions relatives à la phraséologie et au défigement. Les réponses sont souvent traitées, jusqu'à présent, en terme de polysémie¹ ; or, le recours au dialogisme permet de mettre en évidence :

- une dimension allusive trop souvent oubliée ou mise de côté ;
- la reconnaissance de l'importance de l'énonciataire dans la prise en considération de ses attentes linguistiques (dans le dialogisme interlocutif) ;
- la reconnaissance d'une subversion comique créée par la reprise d'un dire (d'une catégorisation) dont le point de vue antérieurement posé est détourné (dialogisme interdiscursif) ;
- le retour sur un point de vue mais également sur une façon de s'exprimer, où le langage est montré puis tourné en dérision, raillé ;
- des pistes dans la reconnaissance de l'existence de formes similaires phonétiquement, mais sémantiquement et syntaxiquement différentes en langue et en discours. Dans les blagues vues, on peut poser que morpho-syntaxiquement, on ne peut savoir à quelle isotopie véritable on a affaire, le jeu reposant sur la coexistence simultanée de deux formes en une. On

1. Mais Rastier (1994), Mejri (2003), Kleiber et Conenna (2002) s'opposent chacun à leur tour à une analyse phraséologique polysémique.

trouve en discours une lexie complexe, formée par la locution, qui apparaît comme une unité morpho-syntaxique dont le sens est opaque et métaphorique (une catégorisation) et un syntagme libre (combinaison de plusieurs unités simples du lexique). Les formes discursives libre et figée sont donc distinctes sur le plan de la production sémantique, de la morphologie, de la syntaxe, de la pragmatique et même de la prosodie¹. En langue, on retrouve la locution, unité discursive, capitalisée telle quelle (*avoir l'estomac dans les talons*²), à côté d'unités simples (*avoir, le, estomac, dans, les, talons*).

Les avancées en psychologie cognitive permettent d'appuyer ce constat, justifiant ainsi le recours au concept de dialogisme de la nomination dans l'analyse discursive par rapport à celui de polysémie. La rigidification de la forme et du sens de la locution en fait un bloc soudé, se distinguant nettement d'une combinaison libre d'unités comprises littéralement. Autrement dit, à une forme correspondent un traitement cognitif et un calcul du sens. La psychologie permet d'étayer cette hypothèse puisqu'elle reconnaît qu'il existe deux types de mémoire : la *mémoire à long terme*, qui est constituée du stock lexical (lui-même associé à des représentations), et la *mémoire de travail* (appelée anciennement *mémoire à court terme*), qui représente la phase active de production de sens. Dans le lexique mental, se trouvent les unités simples du lexique (*mettre, la, puce, à, oreille, avoir, estomac, dans, les, talons, prendre, tangente*, etc.), mais également les « locutions, c'est-à-dire les expressions toutes faites, comme “pont aux ânes”, “à-tue-tête”, “tant qu'à faire”, ou des métaphores figées comme “cri du cœur” ou “encolure bateau” [...] [qui] fonctionnent assez largement comme des mots unitaires, par la façon dont elles sont stockées en mémoire à long terme et utilisées au cours de la compréhension » (Gineste, Le Ny 2002 : 116-117). *Prendre la tangente* est donc une unité complexe appartenant

1. À ce propos, il a été démontré par Durin (1997) qu'il existe des « clichés mélodiques » ou « patrons intonatifs » qui contraignent davantage les énoncés que les simples règles de l'intonation. De nouvelles études prosodiques tentent également de mettre en lumière le rôle du rythme (et sa relation sur le débit discursif) de l'expression figée (cf. Schapira 1999, González-Rey 2002, Mejri 2003 et Anscombe 2003).

2. L'unité lexicale ainsi enregistrée en langue est désignée par Mejri comme unité de « troisième articulation » (2003 : 34), puisqu'on perçoit une combinaison syntagmatique, mais celle-ci est figée, et donne naissance à une unité.

à la mémoire à long terme. Ainsi, le cerveau, à l'intérieur du stock lexical, distingue *prendre*, *la*, *tangente* et *prendre la tangente*. En discours, l'identification de la forme sera variable : dans un cas, il s'agira de la combinaison de trois unités simples, dans l'autre, de la présence d'une seule unité complexe. Denhière et Verstigel, qui parviennent à la même observation¹, examinent et testent les différentes hypothèses cognitives quant au traitement des expressions idiomatiques par rapport à celui des syntagmes libres. Ils parviennent, en s'appuyant sur le modèle configurationnel proposé par Cacciari et Tabossi (1988), à deux résultats : 1) le cerveau humain effectue en parallèle un traitement idiomatique et littéral ; 2) le moment de reconnaissance de la séquence figée varie selon la « clé idiomatique² » (1997 : 138) représentée par divers facteurs dont la prédictibilité (autrement dit la familiarité d'une expression idiomatique et sa fréquence dans un thème) et le contexte gauche.

Conclusion

Nous avons posé une hypothèse en introduction et voulions étudier sa légitimité, sa validité eu égard à la conception du dialogisme. Peut-il y avoir dialogisme dans l'utilisation défigée de la locution ? Il semble que la réponse soit affirmative. Cependant, on ne peut généraliser une étude faite sur quatre blagues à l'ensemble des emplois détournés. Par ailleurs, on peut supposer que le potentiel dialogique se laisse repérer et actualiser différemment selon que l'allusion est marquée significativement ou pas dans la locution ; autrement dit, on peut poser l'hypothèse de degrés allusifs selon que la locution renvoie à un énonciateur originel connu, à une formation discursive, ou à des actes de langage doxiques exprimés par le *on* collectif. Cette problématique oriente les recherches vers d'autres pistes. Trois d'entre elles paraissent primordiales :

- Ce travail conforte la remise en cause de l'ancienne dichotomie langue/discours que la praxématique a effectué depuis

1. En effet, « les idiomes seraient reconnus et identifiés comme ayant leur signification propre, mais ils seraient simultanément traités comme des entités linguistiques et analysés comme tels » (1997 : 130).

2. La dénomination est de Cacciari et Tabossi (1988).

plusieurs années ; dichotomie qui semble de plus en plus défaillante quant aux analyses linguistiques. Les deux pôles du langage sont liés indivisiblement par de nombreux paramètres. « La langue afflue dans le discours et le discours reflue dans la langue » (Authier-Revuz citant Barthes 1995 : 242). Le traitement des locutions, et plus généralement des expressions phraséologiques, constitue une nouvelle piste dans cette approche.

- La locution doit être mise en rapport avec le préconstruit, dépendant directement, selon Pêcheux, du « “ça parle” toujours “avant, ailleurs et indépendamment” » (1975 : 147) et étant « déterminé[s] matériellement dans la structure même de l’interdiscours » (*ibid.*).
- Enfin, il serait sûrement profitable d’étudier les liens potentiels entre *mémoire cognitive*, *mémoire interdiscursive* et *mémoire collective*. Une réflexion interdisciplinaire permettrait de mettre en lumière la capitalisation en langue de points de vue tenus en discours sur des objets de nomination.

Références bibliographiques

- Anastassiadis-Syméonidis A.
2003, « Que peut-il arriver à une expression figée ? », in Mejri (coord.), « Le figement lexical », *Cahiers de lexicologie* 82, Paris : Honoré Champion, 51-59.
- Authier-Revuz J. 1984, « Hétérogénéité(s) énonciative(s) », in *Langages*, n° 73, Paris, 98-111.
- Authier-Revuz J. 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi : boucles réflexives et non-coïncidence du dire*, tome 1, Paris : Larousse.
- Authier-Revuz J. 2000, « Aux risques de l’allusion » in Murat P. (éd.), *L’allusion dans la littérature. Actes du XXIV^e Congrès de la Società Universitaria per gli Studi di Lingua e Letteratura Francese (SUSLLF). En Sorbonne, novembre 1998*, Paris : Presses universitaires de Paris Sorbonne, 209-235.
- Bakhtine M. 1935-1978, *Esthétique et théorie du roman*, Paris : Galilée.

- Branca-Rosoff S. 1997, « Modèles de locutionarité et effets de figement dans le discours politique de l'an II », in Fiala P., Lafon P. et Pignet M. F. (éds.), *La locution entre lexique, syntaxe et pragmatique. Identification en corpus, traitement et apprentissage*, Paris : Klincksieck, 285-293.
- Bres J. 1998, « Entendre des voix : de quelques marqueurs dialogiques en français », in Bres J., Delamotte-Legrand R., Madray-Lesigne F., Siblot P. (éd.), *L'Autre en discours*, Montpellier : Publications Montpellier 3, 191-212.
- Bres J. 1999, « Vous les entendez ? Analyse du discours et dialogisme », *Modèles linguistiques* 20-2, 71-86.
- Dalmas M. 2000, « Les particules et autres mots de la communication dans les formules et routines : degrés de tolérance », in Gréciano (éd.), *Micro- et macrolexèmes et leur figement discursif : étude de linguistique comparée françaisallemand*, Paris-Louvain : Peeters, Bibliothèque de l'Information Grammaticale, 347-361.
- Defays J.-M. 1996, *Le comique*, Paris : Seuil, Coll. Mémo 24 Lettres.
- Denhière G. et J.-C. Verstigel 1997, « Le traitement cognitif des expressions idiomatiques. Activités automatiques et délibérées », in Fiala, Lafon, Pignet (coord.), *La locution entre lexique, syntaxe et pragmatique. Identification en corpus et traitement et apprentissage*, Paris : Klincksieck, 119-148.
- Détie C., Siblot P. et B. Verine 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours, une approche praxématique*, Paris : Honoré Champion.
- Durin J. 1997, « Intonation et figement », in Fiala, Lafon, Pignet (coord.), *La locution entre lexique, syntaxe et pragmatique. Identification en corpus et traitement et apprentissage*, Paris : Klincksieck, 149-169.
- Fiala P. 1987, « Pour une approche discursive de la phraséologie. Remarques en vrac sur la locutionnalité et quelques points de vue qui s'y rapportent sans doute », *Langages et Société* 42, 27-44.
- Gineste M.-D. et J.-F. Le Ny 2002, *Psychologie cognitive du langage : de la reconnaissance à la compréhension*, Paris : Dunod.

- González-Rey I. 2002, *La phraséologie du français*, Toulouse : Presses universitaires du Mirail.
- Grimaldi E. 1997, « La locution catégorie lexicologique : un tournant au XIX^e siècle, le *Dictionnaire National* », in Fiala, Lafon, Piguët (coord.), *La locution entre lexique, syntaxe et pragmatique. Identification en corpus et traitement et apprentissage*, Paris : Klincksieck, 199-212.
- Gross G. 1996, *les expressions figées en français : noms composés et autres locutions*, Paris : Ophrys, collection l'essentiel français.
- Kleiber G. 2000, « Proverbe : sens et dénomination », in Gréciano (éd.), *Micro- et macrolexèmes et leur figement discursif : étude de linguistique comparée français/allemand*, Paris-Louvain : Peeters, Bibliothèque de l'Information Grammaticale, 57-76.
- Leroy S. « Le détournement dans les titres de presse : un marquage dialogique ? » in Bres J., Haillet P., Mellet S., Nolke H. et Rosier L. (éd.), *Dialogisme, polyphonie : approches linguistiques*, à paraître.
- Madini M. 2002, « Présentation », in Madini (coord.), *2000 ans de rire : permanence et modernité*, colloque international Grelis LASELDI/CORHUM, Besançon 29-30 juin et 1^{er} juillet 2000, Presses universitaires Franc-Comtoises, 11-16.
- Mejri S. 2003, « Le figement lexical », in Mejri (coord.), « Le figement lexical », *Cahiers de lexicologie* 82, Paris : Honoré Champion, 23-39.
- Mortureux M.-F. 2003, « Figement lexical et lexicalisation » in Mejri (coord.), « Le figement lexical », *Cahiers de lexicologie* 82, Paris : Honoré Champion, 11-22.
- Pêcheux M. 1975, *Les vérités de la Palice*, Paris : François Maspero.
- Petit G. 2003, « Lemmatisation et figement lexical », in Mejri (coord.), « Le figement lexical », *Cahiers de lexicologie* 82, Paris : Honoré Champion, 127-158.
- Rey A. 1977, *Le lexique : images et modèles du dictionnaire à la lexicologie*, Paris : Armand Colin.
- Rey A. et S. Chantreau 1997, *Dictionnaire des expressions et locutions*, Paris : Les Usuels du Robert, Poche.

- Schapira C. 1999, *Les stéréotypes en français : proverbes et autres formules*, Paris : Ophrys.
- Siguret P. 2002, « La fortune du rire chez Baudelaire, Bergson et Bakhtine », in Madini (coord.), *2000 ans de rire : permanence et modernité*, colloque international Grelis LASELDI/CORHUM, Besançon 29-30 juin et 1^{er} juillet 2000, Presses universitaires Franc-Comtoises, 103-110.
- Tollis F. 2001, « La locution et la locutionnalité : bilan orienté », in Tollis (coord.), *La locution et la périphrase du lexique à la grammaire*, Paris : L'Harmattan, 211-268.